

C2•

Linguistique

?

Tout allait pour le mieux en **grammaire(s)** dans le meilleur (des mondes) possible à son expansion : la grammaire, aux XVII^e et XIX^e siècles, va s'imposer aux quatre coins du monde et y régner sans partage ; l'enjeu est capital :

L'enjeu de la grammatisation, c'est de ramener une langue à un corps de règles semblables à celles dont on dispose pour le latin. Tous n'ont pas su résister à la tentation de distinguer les statuts qu'ils accordaient à leurs propres langues et à celles des autres peuples. Sagard voit dans le huron une langue «sauvage, presque sans règle» (...) imparfaite» (*l.c.*, p. 10) : «nos gens confondent (...) souuent les tems presens, passez ou à venir; les premieres, secondes et troisiemes personnes, le pluriel et le singulier, & les genres masculin & feminin, ordinairement sans aucun changement, diminution ou adionction des mots & syllabes» (*l.c.*, p. 9). Monboddo en conclura qu' «(...)il est impossible d'en construire une grammaire; c'est-à-dire de le réduire à aucune règle», «deux familles du même village ne parlent pas la même langue» (*Of the origin and progress of language*, 1773, 1, p. 327). Mais, en tout état de cause, la grammatisation des langues supposait que l'on parvienne à dépasser ces préjugés, que l'on ne rencontre guère chez de grands grammairiens comme Anchietta ou Oyanguren.

Il serait trop facile et, surtout, inexact et injuste, de mépriser ces grammairiens qui semblent ne pas reconnaître pleinement que ce qu'une grammaire décrit, ce sont des régularités intrinsèques à la réalité elle-même des échanges linguistiques et qu'aucun échange n'est sans régularité.

Ce fragment, tiré de La révolution technologique de la grammatisation¹ de Sylvain Auroux, est intéressant à plus d'un titre : d'abord parce que **l'ouvrage entier** est particulièrement éclairant, ensuite parce que les « preuves » de cet effort de grammatisation (*activité de « mise-en-grammaire » des langues*) sont riches, enfin par le refus – *signifiant !* - par Sylvain Auroux de noter ce « saut qualitatif », cette « guerre de civilisations » auxquelles se livrent les grammairiens contre la linguistique, et dont « on » n'entend pas parler.

¹ 1994, Mardaga, et, ici p. 114

Auroux note parfaitement la continuité entre *mise-en-écriture* et *mise-en-grammaire* : l'écriture est beaucoup plus que la mise en espace plat (le papier, par exemple) de vibrations qui atteignent nos... oreilles ! La grammaire n'est pas seulement une description de la langue (en fait, **elle ne l'est pas du tout**), mais une façon d'écrire et de comprendre.

Les médiévaux qualifiaient, comme on l'a vu, de *grammatica* le seul idiome qu'ils écrivaient et apprenaient à l'aide d'une grammaire. Il y a, en effet, une incontestable continuité entre la scripturisation et la grammatisation, qui ne tient pas seulement à ce que la seconde suppose la première. De même que l'écriture présente un schéma abstrait de la parole qui est dite ou susceptible de l'être, une grammaire est toujours un schéma abstrait ou partiel de la façon dont on peut parler, écrire ou comprendre un texte, et par là même un outil destiné à aider l'effectuation de ces opérations. Nous avons beaucoup de mal à nous représenter aujourd'hui le processus de grammatisation en tant que processus d'équipement technologique, parce que lorsque nous construisons une grammaire pour une langue orale ou tout simplement inconnue, nous envisageons d'abord notre démarche comme une description de cette langue. Il n'en a pas toujours été ainsi. D'Alembert dans l'article *érudition* de l'*Encyclopédie* présente clairement une autre façon de concevoir le processus :

La bibliothèque du roi est pleine de manuscrits arabes, dont la traduction nous vaudrait une infinité de connaissances curieuses. Il en est de même de la langue chinoise. Quelle vaste matière de découvertes pour nos littératures ? On dira peut-être que l'étude seule de ces langues demande un savant tout entier, & et qu'après avoir passé bien des années à les apprendre, il ne restera plus assez de temps, pour tirer de la lecture des auteurs, les avantages qu'on s'en promet. Il est vrai que dans l'état présent de notre littérature, le peu de secours que l'on a pour l'étude des langues orientales, doit rendre cette étude plus longue, & que les premiers savants qui s'y appliqueront, y consumeront peut-être toute leur vie ; mais leur travail sera utile à leurs successeurs ; les dictionnaires, les grammaires, les traductions se multiplieront & se perfectionneront peu à peu, & la facilité de s'instruire dans ces langues augmentera avec le temps. Nos premiers savants ont passé presque toute leur vie à l'étude du grec ; c'est aujourd'hui une affaire de quelques années (*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, t. V, 1755, p. 916-917).

2

De ce fait – et ceci ne prouverait que ***l'impossible naissance de la linguistique*** dans ce cadre qui voit triompher l'**Europe** (« Chrétienne » si on entend par là cette civilisation qui emmène avec elle le Christ blond, la morale stoïcienne, le progrès technique . et la grammaire dans ses bagages) **moderne** bien au-delà des mers et sans aucune opposition.

² pp. 162-163

L'encyclopédiste réagit de façon fort rationnelle devant le problème posé aux Lumières par les langues orientales; il raisonne par analogie avec la situation que l'Europe de la Renaissance a connue vis-à-vis du grec. Dans un premier temps la connaissance de la langue est l'affaire d'une expérience personnelle qui se construit lentement et péniblement; dans un second temps cette connaissance est rassemblée dans des ouvrages, résumée, abstraite et compilée. Sous cette nouvelle forme, enfin, elle est accessible aux individus à d'autres conditions que celles de départ. Lorsqu'on lit la Préface de la grammaire chinoise d'Abel Rémusat (1822)¹³ on remarque tout de suite que le programme de travail proposé par d'Alembert correspond largement à la réalité. Il faut sans doute aller encore plus loin dans l'appréciation de cette vue technicienne sur le développement des connaissances linguistiques. Celles-ci sont toujours initialement internes aux individus (connaissance épilinguistique). On peut étendre volontairement la connaissance linguistique d'une communauté en agissant sur cette connaissance interne, lorsque la communauté instrumentalise certains de ses membres (apprentissage par immersion de langues étrangères) ou ceux d'une autre communauté en leur faisant apprendre sa propre langue (qu'on se souvienne des raptés d'indiens!) pour qu'ils deviennent des intermédiaires. D'une certaine façon, il faut toujours en passer par l'individu humain. Mais la révolution technologique de la grammatisation doit être conçue comme la constitution d'outils linguistiques externes à l'individu. Or, ce passage de l'interne à l'externe nous est aujourd'hui familier dans le domaine de l'intelligence artificielle : il entre dans la constitution de ce que nous nommons des *systèmes-experts*.

3

Auroux en vient à se demander si **la linguistique a un avenir** et esquive sans cesse ; cette fois d'une façon assez ... comique, il évite le débat. Effectivement, pourquoi parler de ce qui pourrait n'être qu'un *autre nom de la grammaire historique* ? Pourquoi, en réintégrant l'histoire dans la grammaire, ne supprimerait-on pas ce fait gênant ?

Il est difficile, semble-t-il, aux XX et XXI^e siècles, de montrer l'apport incomparable du judaïsme au monde. **La peur ?** Marx a brisé l'histoire, comme Einstein, la physique et notre notion du temps, Freud, la notion d'« esprit » ou de « conscience ». La linguistique est – d'abord – une rupture, un refus radical : celui d'appliquer la GLE à tous les idiomes, et dans le détail, à de petits idiomes d'Europe Centrale : le **yidiche**... *comme par hasard*.

³ p. 163

Nous avons insisté sur les réalisations technologiques des sciences du langage. Lorsque nous avons affaire à une grammaire⁴, il n'est pas très facile de faire la distinction entre ce qui relève d'un caractère technique et ce qui relève de la pure description, ou, comme on disait autrefois, entre l'*art* et la *science*. Lorsque l'on est en présence d'un paradigme ou d'une règle de grammaire, nous y voyons autant une indication de ce qu'il y a à faire pour construire un élément qu'une caractérisation de ce qu'est ce type d'élément. Au temps de la grammaire générale on résolvait le problème par le critère de la généralité/universalité : la grammaire particulière (celle de telle ou telle langue) appartient à l'*art*, la grammaire générale à la *science*. On voit bien que ce critère laisse à désirer, parce que ce qui relève de la technique concerne la possibilité de faire quelque chose et s'évalue en termes de succès ou d'échec, tandis que ce qui relève de la science concerne la description des phénomènes et s'évalue en terme de vérité. En tout état de cause, dans le domaine du langage, la distinction entre la technique, du moins la technique raisonnée, celle qui dépasse le savoir faire épilinguistique, et la science n'est pas aussi claire qu'elle l'est dans le domaine de la nature. Comme il ressort de notre présentation, les sciences du langage, dans leur origine et leur développement, sont globalement orientées par les réalisations technologiques. Cette situation change radicalement avec l'apparition de la grammaire comparée et de la linguistique.

Nous avons déjà esquissé l'histoire du concept de linguistique (voir p. 150) et Auroux, 1987a). Au départ, il s'agit de désigner la discipline qui prend en charge l'étude historique des langues du monde; le terme peut être considéré comme pratiquement synonyme de « grammaire comparée ». Il est, sinon totalement impossible, du moins très difficile d'assigner des objectifs techniques à la linguistique ainsi conçue. En revanche, il va de soi qu'une discipline historique relève du vrai et du faux, parce qu'elle est essentiellement descriptive. C'est l'un des caractères par lesquels nous distinguons ce que nous appelons une science. Lorsque le terme linguistique s'est étendu jusqu'à recouvrir la grammaire et qu'il a perdu son rapport privilégié à l'histoire des langues, il a conservé ce trait distinctif d'être essentiellement en rapport avec le vrai et le faux. L'étude du langage a été conçue comme relevant de la science, par opposition à toute considération pratique ou technique, quand bien même on a fini par largement accepter la prototypie des sciences de la nature. La langue, conçue en elle-même et pour elle-même, autonome dans son fonctionnement et, pour une large part dans son histoire, s'est trouvée promue au rang d'objet générique de cette science.

⁴ pp. 168-169